

ROBIN HOBB

LA DÉCHIRURE

ROMAN

LE SOLDAT
CHAMANE

*

Pygmalion

Extrait de la publication

ROBIN HOBB

LA DÉCHIRURE

Le Soldat chamane

*

Jamère est un jeune homme qui vit dans une culture gouvernée par un code social rigide, au royaume de Gernia. À l'âge de quinze ans, il est confié par son père à un étrange guerrier nomade qui, à l'aide de drogues et d'une expérience de transe chamanique, le propulse dans un autre monde. Il ne se réveille pas indemne car il y rencontre une mystérieuse magicienne, sorte de femme-arbre, qui s'empare de son esprit et le dresse contre la civilisation dont il est issu. Jamère devient un être déchiré, sensible à la destruction des arbres et de la nature que son peuple pratique sans remords. Il lui faudra alors choisir entre l'humanité à laquelle il appartient et la nature primitive qui hante ses rêves.

Comme dans la série de *L'Assassin royal*, Robin Hobb nous entraîne dans un monde qu'elle crée de toutes pièces, avec ses coutumes, ses légendes, ses classes sociales et sa géographie. Une multitude de personnages hauts en couleur s'aiment ou s'affrontent autour de son nouveau héros, Jamère, aussi bouleversant de fragilité et d'interrogations que l'inoubliable Fitz. Dans la tradition des grands romanciers de l'aventure tel J.R.R. Tolkien, elle s'impose comme un maître. Son oeuvre figure régulièrement parmi les best-sellers des pays occidentaux.

Chez Pygmalion, Robin Hobb a publié la série de La Citadelle des Ombres (L'Assassin royal) et celle des Aventuriers de la mer.

Pygmalion

Extrait de la publication

LA DÉCHIRURE

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

L'ASSASSIN ROYAL

- L'apprenti assassin* (t. 1)
- L'assassin du roi* (t. 2)
- La nef du crépuscule* (t. 3)
- Le poison de la vengeance* (t. 4)
- La voie magique* (t. 5)
- La reine solitaire* (t. 6)
- Le prophète blanc* (t. 7)
- La secte maudite* (t. 8)
- Les secrets de Castelcerf* (t. 9)
- Serments et deuils* (t. 10)
- Le dragon des glaces* (t. 11)
- L'homme noir* (t. 12)
- Adieux et retrouvailles* (t. 13)

Les neuf premiers titres ont été regroupés en trois volumes :

LA CITADELLE DES OMBRES *, ** et ***.

LES AVENTURIERS DE LA MER

- Le vaisseau magique* (t. 1)
- Le navire aux esclaves* (t. 2)
- La conquête de la liberté* (t. 3)
- Brumes et tempêtes* (t. 4)
- Prisons d'eau et de bois* (t. 5)
- L'éveil des eaux dormantes* (t. 6)
- Le Seigneur des trois règnes* (t. 7)
- Ombres et flammes* (t. 8)

Les trois premiers tomes ont été regroupés en un volume :

L'ARCHE DES OMBRES *

ROBIN HOBB

LA
DÉCHIRURE

Le Soldat chamane

*

roman

Traduit de l'anglais par A. Mousnier-Lompré



Pygmalion

Titre original :
SHAMAN'S CROSSING
(The soldier son trilogy – Livre I)
(Première partie)

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

L'édition originale est parue aux États-Unis, chez Eos, une marque de Harper Collins Publishers.

© 2005, Megan Lindholm

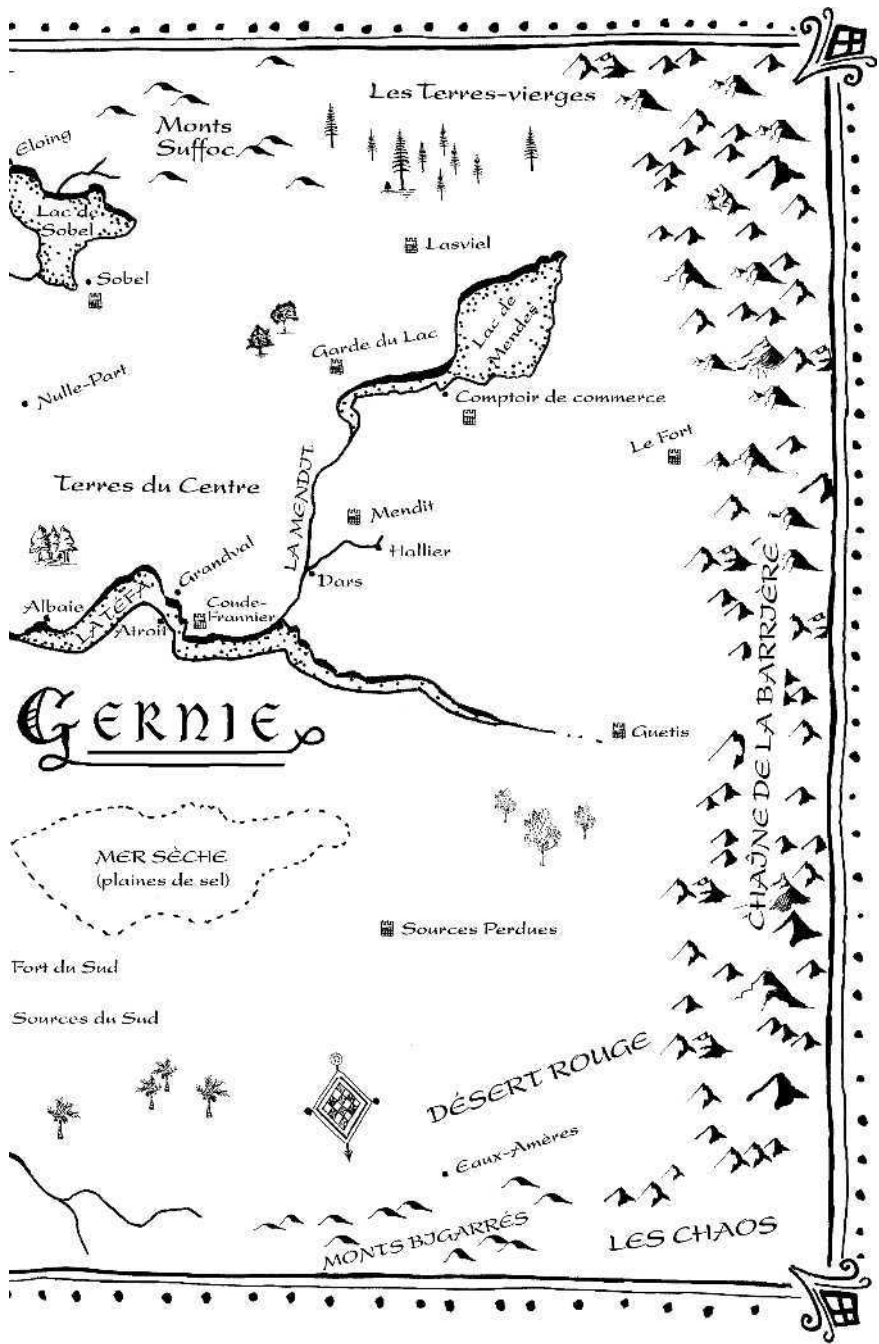
© 2006, Pygmalion, département de Flammarion, pour l'édition en langue française
ISBN 978-2-7564-0594-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*A Caféine et Sucre,
mes compagnons de longues nuits d'écriture*





Les Terres-vierges

Monts Suffoc

Eloing

Lac de Sobel
Sobel

Lasviel

Garde du Lac

Lac de Almondas

Comptoir de commerce

Nulle-Part

Terres du Centre

Le Fort

Mendit

Hallier

Dars

Grandval

Albaie

Atrois

Coudo-Frannier

GERNIE

Guetis

MER SÈCHE
(plaines de sel)

Sources Perdues

Fort du Sud

Sources du Sud

DÉSERT ROUGE

Eaux-Amères

MONTS BÛGARRÉS

LES CHAOS

CHAÎNE DE LA BARRIÈRE

Fer et magie

JE GARDE NETTEMENT LE SOUVENIR de la première fois où j'ai vu opérer la magie des Plaines.

J'avais huit ans et j'accompagnais mon père au poste avancé de Coude-Frannier avec le caporal Pars. Levés avant l'aube pour le long trajet, nous avons enfin aperçu le pavillon qui flottait au-dessus de l'enceinte, au bord de la rivière, alors que le soleil arrivait au midi. Jadis fort militaire implanté sur la frontière contestée entre les habitants des Plaines et le royaume de Gernie, Coude-Frannier se trouvait désormais très à l'intérieur du territoire gernien, mais il conservait des traces de sa superbe d'antan. Deux gros canons en gardaient les portes ; toutefois, les échoppes appuyées contre la palissade enduite de boue atténuaient leur aspect menaçant. La piste que nous suivions depuis Grandval rejoignait une route qui traversait des fondations en briques de boue séchées ; toits et murs disparus depuis longtemps, les vestiges d'habitations béaient au ciel comme les trous dans les gencives d'un crâne. Je les observai avec intérêt puis osai une question. « Qui vivait ici ?

— Des Nomades », répondit le caporal Pars d'un ton qui indiquait qu'il n'en dirait pas plus. Ce n'était pas un lève-tôt et je commençais à me demander s'il ne m'en voulait pas d'avoir dû quitter son lit aux aurores.

Je me tus quelque temps mais ma curiosité finit par l'emporter. « Pourquoi toutes les maisons sont-elles détruites ? Pourquoi les Nomades sont-ils partis ? D'ailleurs, je croyais qu'ils ne bâtissaient pas de villes ; en était-ce une ?

— Les Nomades ne bâtissent pas de villes, ils sont partis parce qu'ils sont partis et il ne reste que des ruines des maisons parce qu'ils ne savaient pas mieux construire que des termites. » Le murmure de Pars flétrissait la stupidité de mes questions.

Mon père avait toujours bénéficié d'une ouïe excellente. « Jamère ! »

D'un petit coup de talon, je fis avancer mon cheval pour me placer à côté de sa grande monture. Il me lança un coup d'œil, sans doute pour s'assurer que j'écoutais, puis déclara : « La plupart des Nomades n'érigeaient pas de villes permanentes, mais certains, comme les Bejawis, établissaient des villages provisoires. Coude-Frannier en faisait partie ; ils s'y rendaient avec leurs troupeaux pendant la saison sèche car ils savaient y trouver des pacages et de l'eau. Mais ils n'aimaient pas rester au même endroit trop longtemps, aussi leurs constructions n'étaient-elles pas faites pour durer ; à d'autres périodes de l'année, ils déplaçaient leurs bêtes sur les Plaines et les suivaient au gré de leur pâturage.

— Pourquoi ne s'installaient-ils pas définitivement ? Pourquoi ne pas bâtir des maisons solides ?

— Ils ne vivaient pas ainsi, Jamère. On ne peut pas prétendre qu'ils n'avaient aucun talent pour l'architecture, car ils ont érigé des monuments sur des sites auxquels ils accordaient de l'importance, or ces monuments ont parfaitement résisté à l'épreuve du temps. Un jour, je t'emmènerai voir celui qu'on appelle le Fuseau-qui-danse. Mais ils ne possédaient pas de villes comme nous ni de gouvernement central pour subvenir aux besoins de la population ; voilà pourquoi ils restaient dans la misère et l'errance, soumis aux attaques des pillards kidonas et aux caprices des saisons. Maintenant que nous avons sédentarisé les Bejawis

et commencé à leur apprendre à construire des villages, des écoles et des réserves, ils vont découvrir les bienfaits de la prospérité. »

Je demeurai songeur. Je connaissais les Bejawis ; certains s'étaient installés près de la partie nord de Grandval, propriété de mon père. Le hameau, entassement de maisons sans rues distinctes, jonché de rebuts et d'ordures, ne m'avait pas fait grande impression. Comme s'il entendait mes pensées, mon père reprit : « Parfois, il faut du temps à un peuple pour s'adapter à la civilisation ; l'apprentissage peut se révéler difficile. Mais, en fin de compte, il en tirera grand profit. Les Gerniens ont le devoir de hisser les Bejawis à leur niveau et de les aider à se civiliser. »

Ah, voilà qui me parlait ! De même, mes efforts en mathématiques me permettraient un jour de devenir un meilleur soldat. Je hochai la tête et restai à côté de mon père tandis que nous approchions de l'avant-poste.

Avec le temps, Coude-Frannier avait acquis le statut de point de rendez-vous pour les négociants gerniens qui y vendaient à prix exorbitants leurs articles à des soldats en proie au mal du pays et achetaient au marché des produits faits main par les Nomades, textiles et colifichets, pour les proposer dans les cités de l'ouest. Le contingent militaire, avec ses casernes et son quartier général, formait encore le cœur de la ville, mais c'était le commerce qui lui donnait désormais sa raison d'être. Au-dehors des fortifications, une petite communauté avait vu le jour autour des quais qui bordaient le fleuve ; de nombreux hommes de troupe y prenaient leur retraite et subsistaient tant bien que mal grâce aux aumônes de leurs cadets d'active. Autrefois, je suppose, le fort de Coude-Frannier avait représenté un poste d'importance stratégique, mais ce n'était plus désormais qu'un trou perdu le long du fleuve. On hissait encore chaque jour les pavillons avec une précision militaire et force cérémonies solennelles, mais, comme me l'avait dit mon père pendant notre trajet, on considérait l'affectation dans cette garnison comme une sinécure, un travail de tout repos confié aux officiers âgés ou invalides qui souhaitaient retarder leur retour dans leur famille.

Notre visite n'avait pour but que de déterminer si mon père pouvait s'assurer l'exclusivité de la vente à l'armée de peaux de mouton destinées à rembourrer la selle des chevaux. A cette époque, ma famille débutait dans l'élevage, et il désirait vérifier l'état du marché avant d'investir à l'excès dans des animaux sans cervelle ; bien qu'il détestât jouer les marchands, selon ses propres termes, il devait, en tant que nouveau noble, établir les fondations financières qui soutiendraient ses domaines et leur permettraient de fructifier. « Je ne veux pas transmettre à ton frère un titre sans substance quand il sera en âge de le porter. Il faut au futur seigneur Burvelle de l'est un revenu suffisant pour subvenir au train de vie d'un aristocrate. Peut-être songes-tu que cela ne te concerne pas, Jamère, puisque ta place de second fils te destine à une carrière militaire ; mais, une fois la vieillesse venue et tes jours à l'armée achevés, tu retourneras sur les terres de ton frère pour y prendre ta retraite. Tu finiras ta vie à Grandval, et les revenus de la propriété conditionneront la qualité de tes gendres, car le fils aîné d'un noble a le devoir de subvenir aux besoins des filles de son frère soldat. Il t'incombe de le savoir. »

Je ne comprenais pas grand-chose, alors, de ce qu'il me disait. Depuis peu, il me parlait deux fois plus que d'ordinaire et j'avais l'impression que la moitié de ses propos m'échappaient. Il m'avait récemment séparé de la compagnie de mes sœurs, de leurs jeux aimables, et elles me manquaient affreusement, tout comme les attentions et les cajoleries de ma mère. La rupture, brutale, avait eu lieu quand il avait découvert que je passais le plus clair de mes après-midi à jouer à « prendre le thé » au jardin avec Elisi et Yaril, et que j'avais même adopté une poupée pour l'apporter à l'occasion des fêtes de la maternelle. Ces passe-temps avaient alarmé mon père pour des raisons impénétrables à un esprit de huit ans ; il avait admonesté ma mère au cours d'une « discussion » étouffée par les portes closes du salon et pris aussitôt la responsabilité totale de mon éducation. En attendant l'arrivée d'un précepteur qu'il avait embauché, il avait suspendu les cours que me donnait notre gouvernante à l'aide d'un

manuel scolaire, et m'emmenait désormais partout dans ses déplacements fastidieux, pendant lesquels il discourait sans cesse sur ma vie de futur officier de la cavalla royale. En son absence, et même parfois en sa présence, le caporal Pars me chaperonnait.

A la suite de ce brusque changement, je me retrouvai à la fois très seul et inquiet ; je sentais que j'avais déçu mon père, sans toutefois savoir en quoi. J'aspirais à retrouver la société de mes sœurs, mais ce désir m'inspirait aussi de la honte, car n'étais-je pas un jeune homme maintenant et n'avais-je pas entamé le chemin qui devait me conduire à devenir le fils militaire de mon père ? Il ne manquait jamais une occasion de me le rappeler, ainsi que le gros et vieux caporal. Ma mère décrivait parfois, non sans irritation, Pars comme un « employé par charité » ; vieillissant, bedonnant, hors d'état de servir encore dans l'armée, il avait frappé à la porte de mon père qui l'avait engagé comme gardien du domaine. Pour le moment, il remplaçait la gouvernante que je partageais naguère avec mes sœurs, avec ordre de m'enseigner chaque jour les « rudiments de la tenue et des convenances militaires », en attendant que mon père me trouve un instructeur plus qualifié. Je ne le tenais guère en haute estime ; nounou Sisi se montrait plus organisée que lui et m'imposait une discipline plus stricte. Le vieux traîne-patte qui avait atteint l'âge de la retraite sans dépasser le rang de caporal regardait la charge qu'on lui avait confiée comme une corvée, non comme l'occasion de modeler un jeune esprit brillant et de sculpter avec rigueur un corps en parfaite santé. Souvent, alors qu'il devait m'apprendre à monter, il passait une heure de ce temps à faire la sieste pendant que je m'exerçais à « monter la garde comme une bonne petite sentinelle », c'est-à-dire que je restais assis dans les branches d'un arbre tandis qu'il dormait dans son ombre. Je n'en avais rien révélé à mon père, naturellement : selon un des premiers axiomes que Pars m'avait enseignés, il commandait, j'obéissais, et un soldat ne discute pas les ordres.

Mon père était bien connu à Coude-Frannier. Au sortir du bourg, nous arrivâmes aux portes de la place forte où on le salua

et le laissa entrer sans poser de questions. Nous passâmes devant l'échoppe d'un maréchal-ferrant désœuvré, un entrepôt et une caserne, bâtiments que j'observai avec curiosité, puis nous tirâmes les rênes devant le poste de commandement. Pendant que je restais bouche bée devant l'imposant édifice de pierre et ses deux étages, mon père donna ses instructions à Pars me concernant.

« Faites-lui visiter le poste en lui expliquant sa configuration ; montrez-lui les canons, décrivez-lui les raisons de leur placement et leur portée. Les fortifications présentent une disposition défensive classique ; veillez à ce qu'il comprenne les motifs de ce plan. »

S'il s'était retourné alors qu'il gravissait les marches, il aurait vu Pars lever les yeux au ciel. L'accablement me saisit : le caporal n'avait manifestement nulle intention d'obéir aux ordres, et on me tiendrait ensuite responsable de mes lacunes. Par deux fois déjà, on m'avait reproché mon manque d'attention au lieu d'accuser l'enseignement défaillant de Pars ; je résolus que cela n'arriverait pas cette fois.

Je lui emboîtai le pas et il m'emmena un peu plus loin dans la rue. « Voilà une caserne ; c'est là que vivent les soldats, me dit-il. Et, au bout, tu as la cantine, où ils peuvent boire une bière et se détendre quand ils ne sont pas de service. » La visite du fort s'arrêta là. Construit en planches peintes en vert et blanc, le bâtiment long et bas était bordé d'une véranda sur tout son flanc ; des hommes d'armes assis sur des bancs raides profitaient de l'ombre maigre pour effectuer des travaux de raccommodage, cirer leurs chaussures, bavarder, fumer ou chiquer. Devant la cantine, la véranda offrait un refuge à une autre classe d'individus que je connaissais bien : invalides ou trop vieux pour servir, ils arboraient un mélange varié d'uniformes militaires et d'effets civils. Une femme vêtue d'une robe orange fanée se tenait avachie à une table, une fleur amollie à l'oreille ; elle avait l'air très lasse. De tels exclus de l'armée se présentaient souvent chez nous dans l'espoir de trouver un travail et un logement ; s'il les

jugeait aptes à un emploi, mon père les embauchait en général, au grand désarroi de ma mère. Mais il aurait fermé la porte au nez de ceux-ci, je le sus aussitôt : mal peignés, mal rasés, barbouillés de crasse, ils étaient une demi-douzaine à traîner sur les bancs, à boire de la bière, à mâcher du tabac et à cracher des jets marron sur la terre battue. Une odeur nauséabonde de jus de chique et de bière renversée imprégnait l'air.

Pars jeta au passage un coup d'œil empreint d'envie par les fenêtres basses puis interpella soudain d'un air ravi un vieil ami qu'à l'évidence il n'avait pas revu depuis des années. Je m'en-nuyai poliment pendant que, par l'ouverture, ils se mettaient mutuellement au fait des derniers événements de leur vie ; le camarade de Pars, Vev, bavardait, les coudes sur l'appui-fenêtre, pendant que nous restions dans la rue. Il venait d'arriver au fort avec sa femme et ses deux fils ; l'armée l'avait remercié après une blessure au dos consécutive à une chute de cheval, et, comme nombre de ses semblables, il n'avait pas de bas de laine où puiser en cas de besoin. Ils gardaient un toit sur leur tête grâce aux travaux de couture que faisait sa femme, mais la situation restait précaire. Et Pars, que devenait-il ? Il bossait pour le colonel Burvelle ? Je vis l'intérêt briller soudain dans les yeux de Vev, qui invita aussitôt le caporal à boire une bière pour fêter leurs retrouvailles. Alors que je m'apprêtais à monter les marches à sa suite, Pars m'arrêta d'un regard noir. « Tu m'attends dehors, Jamère. J'en ai pas pour longtemps.

— Vous ne devez pas me laisser seul dans la ville, caporal », répondis-je. J'avais entendu mon père souligner ce point pendant le trajet qui nous menait au fort, et, malgré mon jeune âge, je m'étonnais qu'il l'eût déjà oublié. J'attendis qu'il me merciât de lui rafraîchir la mémoire, ce que je considérais comme mon dû : chaque fois que mon père devait me rappeler une règle que j'avais négligée, je devais lui témoigner ma reconnaissance et accepter les conséquences de mon manquement.

Au lieu de cela, il me fit les gros yeux. « T'es pas tout seul, Jamère. Je te verrai par la fenêtre, et puis il y a des soldats

partout. Il peut rien t'arriver ; t'as qu'à t'asseoir près de la porte et m'attendre, comme je t'ai dit.

— Mais je dois rester avec vous ! » protestai-je. L'ordre de ne pas me quitter était distinct de celui de me surveiller et de me faire visiter le fort ; Pars risquait des ennuis s'il me laissait livré à moi-même dans la rue, et je craignais plus qu'une réprimande de la part de mon père si je ne suivais pas le caporal comme il me l'avait commandé.

L'ami du sous-officier eut une idée. « Mes deux gars Corbin et Darda sont dans le coin, petit, derrière chez le maréchal-fer-rant, à lancer au couteau avec les autres. Pourquoi t'irais pas les retrouver histoire de t'amuser avec eux ? On n'en aura pas pour longtemps. Il faut juste que je cause un peu avec tonton Pars, qu'il m'explique comment m'y prendre pour dégotter un boulot peinard comme le sien, à jouer les nounous chez le vieux Burvelle.

— Fais un peu gaffe à ce que tu dis devant le gamin ! Il a une langue lui aussi, et il pourrait bien répéter ce que tu racontes. Ferme-la avant de me faire perdre ma place, Vev.

— Bah, je pensais pas à mal, il le sait bien, le mioche au colon ; hein, petit ? »

J'eus un sourire hésitant. Je savais que Vev taquinait Pars et peut-être aussi qu'il se moquait de mon père et moi pour obtenir son appui, mais la situation me demeurait obscure ; n'étaient-ils pas amis ? Si Vev insultait Pars, pourquoi ne nous retirions-nous pas en véritables gentilshommes ou n'exigions-nous pas réparation, comme dans les histoires que ma sœur aînée nous lisait quand nos parents avaient le dos tourné ? Je n'y comprenais rien ; depuis peu, j'entendais les grandes personnes discuter de moi entre elles et déclarer que je devais apprendre à me conduire comme un homme, sans quoi je risquais de m'efféminer ; aussi restais-je indécis quant à la façon dont il me fallait réagir.

Pars souffrait d'une soif intense et Vev avait proposé de lui offrir une bière pour l'étancher ; rien ne comptait davantage pour

lui, sans doute, car il me propulsa tout à coup sans douceur vers un groupe d'enfants plus âgés que moi qui traînaient au coin d'un entrepôt, en me disant d'aller jouer, qu'il n'en avait que pour un moment. Là-dessus, il gravit lourdement les marches et disparut dans la taverne. Je me retrouvai sans surveillance dans la rue.

Une ville de garnison peut abriter des individus enclins à la violence ; malgré mes huit ans, je le savais, et c'est avec circonspection que je m'approchai de la bande. Les garçons, comme l'avait dit Vev, jouaient au couteau dans la ruelle entre l'entrepôt et le maréchal-ferrant ; demi-sous et rognures d'étain changeaient de main tandis que chacun à son tour prenait le couteau, le tenait la pointe vers le bas et le lâchait. Les paris portaient sur le succès des participants à le planter dans la terre, et ce, le plus près possible de leurs orteils sans pourtant se blesser ; le fait qu'ils ne portaient pas de chaussures ajoutait du piment aux mises, et cinq ou six spectateurs avaient formé un cercle autour d'eux. Le plus jeune avait un ou deux ans de plus que moi, le plus âgé était déjà adolescent ; tous fils de simples soldats, ils portaient les vieilles frusques de leurs pères, aussi débraillés que des chiens errants. D'ici quelques années, ils s'enrôleraient, le régiment qui les incorporerait les épousetterait et en ferait des fantassins. Ils connaissaient leur avenir aussi bien que je connaissais le mien, et paraissaient n'éprouver aucune amertume à passer les derniers jours de leur enfance dans une rue poussiéreuse à jouer à des jeux futiles.

Je n'avais pas d'argent à miser, la qualité de mes vêtements m'interdisait de me fondre dans la masse, aussi s'écartèrent-ils pour me permettre de regarder mais ne m'adressèrent-ils pas la parole. J'appris les noms de certains en les écoutant parler entre eux ; pendant quelque temps, je me contentai d'observer leur curieux divertissement, de prêter l'oreille avec intérêt à leurs jurons et aux invectives grossières qui accompagnaient la perte ou le gain d'un pari. Je me sentais très loin des thés qu'organisaient mes sœurs et je me demandais, je m'en souviens encore,

s'il s'agissait là de la société masculine que mon père voulait me voir fréquenter.

Le soleil chauffait, le jeu n'en finissait pas, les rognures d'argent et autres trésors de hasard changeaient sans cesse de mains. Un garçon du nom de Carques s'entailla le pied, sautilla sur place en poussant des cris aigus puis revint bientôt dans la partie ; Corbin, le fils de Vev, se moqua de lui et empocha d'un air guilleret les deux sous et les trois billes que l'autre avait misés. Absorbé par le spectacle, je n'aurais sans doute pas prêté attention à l'arrivée de l'éclaireur si toute la bande n'avait pas suspendu soudain le jeu pour le regarder passer en silence.

Je reconnus son statut d'éclaireur à sa tenue, moitié militaire, moitié nomade : il portait un pantalon vert chasse de la cavalla comme un homme de troupe normal, mais aussi l'ample chemise de toile d'un Nomade, d'une propreté irréprochable. Il n'avait pas la coiffure rase ni le couvre-chef réglementaire de l'armée ; ses longs cheveux noirs pendaient sur ses épaules et son kéfi blanc suivait leur mouvement, retenu par un cordon de soie rouge. Il allait bras nus par cette journée d'été, les manches remontées sur les biceps, les avant-bras ornés de guirlandes tatouées, de bracelets de troc à perles d'argent, d'amulettes en étain et de bijoux brillants en cuivre jaune. Il montait un cheval de bonne race, noir comme le jais, aux longues pattes droites, la crinière entretenue de porte-bonheur à grelots. Je l'observai avec grand intérêt : on disait que les éclaireurs appartenaient à une espèce à part ; gradés, lieutenants en général, et souvent issus de familles nobles, ils menaient toutefois une existence indépendante de la hiérarchie militaire et, lorsqu'ils rentraient de mission, ne se présentaient ordinairement que devant le commandant du fort. Les premiers, ils annonçaient les problèmes, embâcle de bûches sur le fleuve, érosion des routes ou agitation chez les Plainiers.

Une enfant de douze ou treize ans le suivait sur un hongre châtain. Sa bête, plus petite que celle de l'éclaireur, présentait un front dont l'ossature fine laissait supposer qu'elle descendait

Composition et mise en page



N° d'édition : L01EUCNFD0839N001
Dépôt légal : octobre 2006

